

L'ÉTHIQUE TROXLÉRIENNE FACE À LA POLARISATION ACTUELLE

Les médias le répètent continuellement, le monde politique le déplore : nos sociétés contemporaines seraient polarisées, peuplées d'alvéoles, individuelles ou communautaires, repliées sur elles-mêmes et incapables de communiquer entre elles. Le mot « polarisation » est omniprésent alors que, en même temps, les déclarations dénonçant une diminution du sens éthique dans de nombreux secteurs de l'économie et de la société abondent.

J'abhorre d'ordinaire l'emploi irréflecti de termes qui, à force d'être répétés, deviennent des lieux communs donnant l'impression à celles et ceux qui les profèrent, comme s'en amusait déjà Benjamin Constant, d'émettre des vérités marquées d'une profonde intelligence. Cette polarisation tant redoutée ne me semble toutefois pas appartenir à cette catégorie. Oui, la société, engoncée dans sa fragmentation, tente d'évoluer dans un contexte politique de plus en plus vidé de toute ouverture vers l'altérité.

Et de même que la polarisation nourrit l'intolérance ambiante, en parallèle, oui, l'éthique, comme « réflexion argumentée en vue du bien-être », comme interrogation sur les valeurs morales appelées à guider nos actions, selon la définition que propose la Commission d'éthique du Québec, s'étiolo. Polarisation exacerbée et éthique en déclin pourraient bien apparaître comme les deux faces d'une société en quête d'une nouvelle compréhension d'elle-même. Tirillée entre un individualisme en soi garant de dynamisme et un besoin de ressourcement, elle préfère se barricader dans des vérités péremptaires remplaçant un Absolu auquel elle ne croit plus.

Comment résoudre cette polarisation paralysante ? Troxler ne peut sans doute nous apporter aucune réponse toute faite. Mais, charpentée autour des quatre pôles qui structurent l'être humain, sa pensée, resituée dans son contexte philosophique, ouvre des pistes de réflexion. Ecartelé entre son enveloppe charnelle et son esprit, entre son corps physiologique et son âme, l'individu ausculté par Troxler renoue avec une transcendance où se réconcilieraient son essence et son être, son Moi doué de raison, fondé sur la liberté politique, et son Moi romantique, organiquement relié au vivant.

Le lieu de cette réconciliation pour Troxler, on le sait, est le royaume de Dieu, aboutissement évident de toute forme d'éthique. C'est là que les polarités peuvent s'effacer pour laisser la place à un Tout où l'humain, réconcilié avec lui-même, entretiendrait une relation réinventée avec son environnement extérieur, la nature, le monde. Au-delà d'un sensible potentiellement aspiré par la matière, s'ouvre un espace pour le suprasensible, où la reconnexion entre affaires « concrètes », juridiques ou politiques, et affaires spirituelles, relatives à l'âme, serait enfin possible.

La voie troxlérienne semble s'opposer, à première vue, à la voie hégélienne, poussée par une volonté de dépassement des polarités par un processus de sursomption (*Aufhebung*) qui hisse les contraires, sans gommer leurs stades antérieurs de réalisation, dans une synthèse réconciliatrice. Celle-ci serait condensée dans un Esprit subjectif alimenté autant par la religion que par l'esthétique et la philosophie. Sur terre, il revêtirait la forme de l'Etat, déclaré « Divin sur terre ». Mais les chemins troxlériens et hégéliens sont-ils réellement incompatibles ?

L'identité entre le réel et le rationnel que postule Hegel ne refoule pas le religieux. Cela apparaît encore mieux dans la pensée d'un autre Suisse, ami de Troxler et connu comme l'un des premiers conseillers fédéraux plutôt que comme philosophe : Henri Druet. Politiquement, ils ont été parfois adversaires : le romantique, d'obédience schellingienne, Troxler plaidait en 1848 pour un système bicaméral, reflet d'une Suisse unie dans, et par, ses différences, alors que le disciple vaudois de Hegel souhaitait un dépassement des différences cantonales dans un Conseil national symbole d'une Suisse rationnellement organisée et centralisée.

Pourtant les deux hommes se retrouvaient dans une profonde religiosité. La religion seule est à même de soustraire l'être humain au matérialisme du temps ; elle seule peut le sauver de son individualité décrite comme son unique perspective. Comme Hegel, Druey refuse le romantisme perclus dans une unité trop immobile ; romantique, Troxler récuse un individu prisonnier d'une rationalité asséchante qui ne percevrait sa finalité que dans sa victoire définitive sur un « irrationnel » incontrôlable. Conséquence logique pour Druey, l'Etat, bien que rationnel, ne peut pas advenir s'il n'est pas immergé dans une éthique elle-même nourrie de religion.

C'est à travers son ancrage religieux que l'Etat peut, ainsi, vraiment accéder à un statut quasi divin, pas en se substituant au message biblique. Si le protestantisme lui semble a priori mieux armé pour accompagner l'individu dans son retour à un surnaturel rationnellement accepté, il court le danger de dévier, sous l'influence du libéralisme pur et dur qu'il combattait dans son canton, vers une survalorisation du Moi. Ce Moi hypertrophié constituerait une menace glaçante, sectaire, et donc insupportable pour l'unité de l'Etat. La religion doit au contraire servir l'unité de l'Etat.

Face à un catholicisme sans doute trop romantique dans ses appétences irrationnelles, Druey croit en un christianisme comme synthèse entre les deux principaux courants qui le fondent. Cette éthique religieuse, que les deux hommes partagent, est-elle apte, aujourd'hui, à reconstruire une éthique politique au-delà des polarités qui déchirent la société ? Les travaux de Philippe Nemo ou de Ton Holland ont montré que les pensées politiques constitutives de nos sociétés occidentales, de gauche ou de droite, sont incompréhensibles sans une acceptation sereine de leurs sources chrétiennes.

Mais il existe peut-être un outil plus performant, car plus audible, pour remédier aux maux de la polarisation et d'une éthique malmenée : le dialogue démocratique conçu dans son ambition de rapprocher au maximum population et pouvoir. Or tant Troxler que Druey ont apporté une contribution décisive à son édification, en soutenant très tôt l'élaboration de la démocratie directe telle qu'elle a fini par s'imposer en Suisse. Tous deux figurent parmi les premiers théoriciens de ce système. Pour eux, la souveraineté populaire, pour être sincère, devait être complète. Le « Vox populi, vox Dei », cher à Druey n'était pas que du vent...

Seule la démocratie directe permet de rebâtir des ponts entre des « pôles » isolés ; elle seule permet de « réinitialiser » une éthique du dialogue, gage, par sa faculté d'engendrer de vraies décisions engageant toutes les parties, d'un « vivre-ensemble » de plus en plus remis en cause. La Suisse n'est pas à l'abri de pannes, mais elle possède, grâce à la démocratie directe, un moyen de surmonter l'écueil. Troxler et Druey ont encore des choses à nous dire pour nous aider à réapprendre à vivre la politique dans sa noblesse, dans un échange constructif et non à coup d'anathèmes stériles et définitifs.

Olivier Meuwly